

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



***La lettre aérienne* de Nicole Brossard**
Minuit moins une ou l'imaginaire à la rescousse de la planète

Chantal Théry

Numéro 41, printemps 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39830ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Théry, C. (1986). Compte rendu de [*La lettre aérienne* de Nicole Brossard : minuit moins une ou l'imaginaire à la rescousse de la planète]. *Lettres québécoises*, (41), 74–76.

LA LETTRE AÉRIENNE

de Nicole Brossard

Minuit moins une ou l'imaginaire à la rescousse de la planète

«J'aime penser que la lettre est cet espace «critique» où nous apprenons à voir la nature de nos désirs».

Elle était une fois une saint Sylvestre qui fuyait les flonflons bruts et les flots triple-sec qui anesthésient les corps lourds qui se refusent au dépouillement de l'être et attendent la collision avec la nouvelle année, comme un vieux train qui s'ajoute un nouveau wagon... elle était une fois une être aérienne traversant la sylvestra des symboles de l'année — de toutes les vieilles années du calendrier patriarcal —, attentive à ne garder dans sa boucle-bilan que ceux qui lui tiennent assez au corps et au cœur pour s'élancer vertigineusement sur l'elle-delta de l'avenir. L'à-venir brossardien est une femme qui éradique de la forêt de ses symboles «la fictive incarnée du masculin», tout «ce qui fait écran à l'énergie, à l'identité et à la créativité des femmes», des femmes qui s'entraident et découvrent «l'intime de l'éternité».

LA PENSÉE DE L'ÉMOTION

Deux textes, inédits, *La plaque tournante*, écrit en 1975, et *Coincidence*, écrit en 1978, ouvrent ce recueil¹ de textes de communications surtout, données entre 1980 et 1985, éparpillés jusqu'ici dans différentes publications². Sur dix ans, douze textes (comme les douze mois d'une année aérienne?) traversés par un même souffle de colère et de conviction intime, tentent de sortir les femmes d'une réalité empoisonnée: à vivre et «à discourir dans un ordre de pensée qui le nie, le sujet féminin abîme ses pensées, abîme son désir, abîme son espoir», tourne en rond, à contre-temps, à contre-cœur et à contre-mémoire, «un corps à histoire par personne interposée». Invité(e)s en cette fin d'année 1985 par Radio-Canada à faire le point sur l'actualité, l'information et les médias, Pierre

Bourgault, Nathalie Petrovski, Diane Dufresne ou Anne-Claire Poirier, ont repris en leurs termes la même idée que Nicole Brossard, à savoir que la réalité des hommes est une fiction pour les femmes, «le fruit d'une imagination qui n'est pas la leur et à laquelle elles ne parviennent pas *réellement* à s'adapter» (le cours de l'or, l'appareil militaire, etc.), que l'émergence de l'actualité des femmes, (jetée dans les oubliettes du fait divers et du privé) dans l'Histoire, la sensibilité et l'imaginaire humains, va «entamer la réalité sociologique» et changer radicalement l'art de vivre et de voir le monde. Ce qui s'exprime en filigrane des douze textes de *La Lettre aérienne* — qui se lit comme un essai poétique —, c'est une volonté aventureuse qui «prend des risques par en-dedans» — «l'identité comme science-fiction de soi» —, vide «la question

toujours intégrale de la pensée et de l'émotion, comme motifs et motivation» et privilégie enfin «la pensée de l'émotion», à l'écoute de ses propres sens et non plus du sens commun. À l'heure où de grands projets de société (du Parti québécois au socialisme français...) se dégonflent avec nos espoirs, la philosophie de soi (Michel Foucault et son histoire politique des corps), des sens (après *Genèse, les Cinq sens* de Michel Serres) et *le Féminisme libertaire* (pour reprendre le titre du bel essai de Micheline de Sève) ravivent des potentiels, des convictions et des stratégies personnelles:

celui ou celle, écrit Nicole Brossard, qui n'a jamais pu parler la réalité de ses perceptions, celui ou celle à qui l'on empêche politiquement et patriarcalement la conquête de son propre territoire émotionnel, celui-là, celle-là saisira que l'identité est à la fois quête et conquête du sens. Lente émergence du désir dans l'inavouable de son projet de transformation de soi et de la collectivité. Inavouable volonté de changer la vie, de changer sa vie. Urgente nécessité face à ce qui de l'environnement apparaît intolérable. L'identité commence à devenir projet quand la frontière entre le tolérable et l'intolérable s'effrite ou, pourrait-on dire, quand elle ne tient plus le coup.

Les femmes surtout, toutes les femmes qui ont tenté de parler leurs réalités et leurs perceptions, ont senti la terre patriarcale se dérober sous leurs pieds, et des quatre éléments, l'eau leur est le plus essentiel (Virginia Woolf, Clarice Lispector, Marguerite Duras... nous ont aidées à relire les superbes



essais de Gaston Bachelard): «en terrain sec, des filles patriarcales» écrivait Nicole Brossard dans *l'Amer ou le Chapitre effrité*. Dans l'imaginaire brossardien, comme autour d'un puits de mémoire, «toutes en eau trouble, allongeant nos doigts sur la plaque tournante, l'île historique, sur laquelle nous avons prise. L'histoire s'accélère autour d'un centre vide, d'un centre blanc avant de s'y abîmer». Nous retrouvons ici les figures symboliques du fil non-linéaire de la spirale et du centre blanc. Quant au topos de l'île historique au féminin, je le reconnais aussi chez Marguerite Duras, dans «La Pierre Blanche» de *Savannah Bay* et dans l'île de la source de *l'Été 80*. Ce territoire imaginaire féminin, «ma continent», il est encore sur la page couverture de *La Lettre aérienne* dans la renversante photo de «la Fontaine des Naiades» de P. Marton (Pierre, Paul?): c'est cet Eldorado utopique, imaginaire, que les explorateurs, victimes de la réalité et de l'étymologie patriarcales, cherchent encore...

ELLES-D'AIR-ET-D'EAU

Cette plaque tournante sur laquelle «des femmes allongent» («une pratique lascive de l'allongement» à «Midi quand ça se lasse d'être à la verticale») leurs doigts mouillés, a les spirales d'un disque de chair — l'érotisme féminin échappe bien aux discours de l'oeil (Madeleine Ouellette-Michalska) —: il faut «traverser le champ des sirènes», entrer «dans la lettre aérienne comme on entre dans sa peau et dans l'écriture». Nicole Brossard qui «ne tourne plus en rond dans (son) trou de femme» ouvre ses Yeux Verts de martienne durassienne sur le «dedans vert et versant du présage» où «toute mémoire travaille à reconstituer la peau et les creux de l'enfance, de même que la couleur de son sexe». Cette plaque tournante historique est bien ronde comme une robe et un sexe de femme, un continent à l'envers où «terminer mon cycle d'éparpillée», «reprendre à la source» (on ne peut s'empêcher ici de faire un rapprochement avec la source personnifiée de *l'Été 80*, mémoire millénaire, drapée «dans ses immenses jupes d'eau»), la tête dans l'eau et le corps dans les étoiles: «le sens oscille», «le vertige est grand, la racine aérienne». Cette racine aérienne, n'est-ce pas aussi ces vasques d'orchidées suspendues de l'univers durassien qui hissent étrangement le monde aquatique au sommet des grands arbres? l'image symbolique de «la pensée de l'émotion»?

La tête dans l'eau... pour «la traversée du miroir et non la séduction statique du miroir», Alice plutôt que Narcisse: «Je ne peux écrire si dans chacun de mes liens internes et circulation du sang, il n'y a cette surface sur laquelle on nage dans l'espoir de s'éveiller au silence de soi et tumulte à la fois». La nuit, les femmes qui ont circulé «dans toutes les parties creuses du corps, le leur et ceux qui



Nicole Brossard

Photo: Kéro

s'y rattachent en leur sommeil» font surface au matin et «texte de leur voyage», comme une naissance, un passage de l'eau à l'air, la peau-parchemin pour tout continent et... «branloire pérenne»...: je laisse malicieusement Michel Montaigne, ce vieux chantre de l'écriture du corps, reprendre à travers les temps les expressions de Nicole Brossard: «Le corps mien est ma différence et ma seule unité de mesure du plaisir et de la douleur. Je ne peux parler nous avant d'avoir su répliquer Je», «faire le tour de moi sur la plaque tournante». À propos de son essai vibrant de sensibilité et d'intelligence, *Montaigne en mouvement*, Jean Starobinski confiait au *Magazine littéraire*³:

la seule chose dont on peut parler d'expérience selon Montaigne, c'est précisément le corps. [...] Quand Montaigne écrit: «Je me roule en moi-même», il s'agit à la fois d'un repli sur soi mais d'un repli combien plaisant et surtout combien dynamique. Le mouvement de la langue finit par engendrer son espace propre, en l'occurrence l'espace intérieur de l'écrivain, et c'est un mouvement réfléchi. Le moi devient tout en même temps l'initiateur, l'objet et le lieu même du mouvement de l'écriture. Montaigne n'emploie pas le terme «roule» par hasard: le mouvement sphérique occupe les esprits du temps, les attire, depuis un certain Copernic. On dit alors «le roulement céleste» [...] et Montaigne à son tour, scrute son ciel intérieur, son moi devient un astre, un univers, un microcosme, retrouvant ainsi l'autre en lui-même [...] et c'est ce qui le différencie du narcissisme contemporain.

Du sexe à la langue, de l'eau à l'air, «de l'abîme plein de fond sonore rythmé: souffle», Nicole Brossard voyage dans sa géographie imaginaire, «sujet [...] advenant qu'une phrase

s'agrippe à un bord de robe, au bord des larmes. Sur le point de se suspendre», se surprend «mobile traversant la voie lactée, intense, arquée par mille liaisons», «gravite», «entame la réalité pour qu'à partir du corps et de l'émotion de la pensée surgisse une vision aérienne de toutes les réalités». Nicole Brossard entame de préférence la réalité patriarcale par ce qui «contredit l'histoire au moment même où il prend sa place», «ce sexe, ce serf» qui «déborde sa compétence: il jouit»: «s'enfouir sous la jupe de quelqu'une, c'est la métaphore pour comprendre qu'on touche avec la jouissance du clitoris, un chavirement dans le corps historique de l'espèce».

JOUIR SA PROPRE ÉNERGIE

L'histoire littéraire, de Christine de Pisan à Nicole Brossard, est marquée par une constante remarquable: la majorité des écrivaines sont des femmes en rupture d'hommes, en marge de «l'opaque cité des pères». De là à «se passer d'homme» pour «jouir sa propre énergie», il n'y a qu'un coup d'ailes résolues pour «des jouissives intraitables» déterminées à habiter autrement leurs corps vivants et écrits. Pour mieux subvertir l'instrument patriarcal à geler les images, l'écrivaine le double, «du temps que je pensais comme un homme, j'avais les idées simples. Maintenant, je les ai en double», après avoir longtemps essayé de ne pas se souvenir, elle insuffle de l'air derrière le miroir, y retrouve son espace d'écho logique, sa «mémoire gynécologique»⁴, «femmes entre femmes», sans avoir rien à se prouver, dans le processus et non plus l'opposition, au plus proche de «l'énergie intérieure»: «je ne me mire pas dans une autre femme; je traverse une nouvelle dimension». Si je partage «l'intensité» brossardienne, la sororité essentielle à toute prise de

conscience et à toute lutte collective, si je souhaite ardemment «l'émergence d'une culture au féminin», un matrimoine qui nous permette de mieux «faire sens collective-ment», si l'énergie mentale des «lesbiennes de peau et d'écriture» invalide les dogmes patriarcaux et «donne un souffle et un sens à la plus positive des images qu'une femme puisse avoir d'elle-même», j'apprécie le complémentaire «féminisme libertaire» d'une Micheline de Sève qui «valorise l'expression des différences sans référent unique, fût-ce celui de la culture des femmes, fonde la recherche d'un nouvel ordre social en rupture avec la condition univoque de l'ordre patriarcal». Quand «l'audacieuse lucidité» arrivera à se dépêtrer d'un corps qui n'en finit pas de se pendre aux clochers des églises des hommes ou des femmes, «la pensée de l'émotion» ne sera plus crucifiée et je ne ragerai plus en lisant des professions de foi duelles, simplificatrices et à l'emporte-sexe, du style: «Quand nous ne ferons plus d'enfant ensemble, le futur sera la condition humaine» (*la Lettre aérienne* est pourtant dédiée à sa fille Julie) ou «toutes les femmes aimeraient croire au «génie» des femmes, mais seules les lesbiennes y croient, s'en inspirent, l'éprouvent», etc.

Dans l'entre-deux du miroir toutefois, un regard et/ou «une peau de femme sur une peau de femme», «le corps à texte glisse sur ses surfaces» et l'écriture, l'amante la plus fidèle, tente d'expulser de soi les artifices.

ÉCRITURE / CRITIQUE / IMAGINAIRE

Nicole Brossard pour qui «le corps sachant s'oppose à la lettre savante» dénonce les ruses et les hypocrisies d'une modernité qui après avoir fait du texte le lieu d'une véritable «subversion politico-sexuelle» joue avec les preuves de la modernité, le «texte-fétiche» (Barthes), camouffle son désir derrière le désir (et j'ajouterai, l'excès pervers et suicidaire du désir, de Sade, Bataille, Duras...), nie la mémoire, «résume le corps au neutre-masculin»: l'écrivain se livre alors à «une improbable littérature», laisse «un texte impossible», une «impression de vide». En arrivant sur «la place publique de la Littérature et du Texte», les femmes, «l'existence ontologique des femmes» a indéniablement redonné la vie à réinventer au moderne texte-lego, ouvert le Je qui jonglait en se censurant dès qu'il s'écrivait à «l'identité comme science-fiction de soi», au «dedans de l'ailleurs», au Moi d'«encre mouillée, luisante des sens exacerbés», aux mots qui «commencent à tourner sur eux-mêmes», retrouver la face cachée de l'émotion: «un rite de passage vers l'extérieur où je fait ses preuves, subit l'épreuve. Et se met en lutte pour survivre. S'affole devant le miroir, voit se condenser dans son regard la goutte qui fait déborder de

soi. S'encre sur la feuille. Traces de ce qui aime, regarde et touche», qui empêche le monde de sécher et s'effriter derrière ses armures⁵. Le péril nucléaire qui menace de faire sauter la planète est bien la manifestation extrême du mépris du féminin, de l'inscription et de la circulation dans l'Histoire, du corps vivant, privé et quotidien, qui transforme et harmonise «l'épreuve (vivre/écrire) et son déploiement (penser)». Écrire en l'an 2000 se fait déjà pour Nicole Brossard avec la conviction intime, poétique et révolutionnaire, que l'Oxygène de l'imaginAIRE se trouve essentiellement dans ce qui a été nié et humilié, le corps vivant des femmes — enfin imaginé par elles-mêmes — et «la mémoire gyn-écologique»: «Écrire maintenant et en l'an 2000, cela voudra donc dire: **écrire ce qui de mémoire d'homme ne s'était jamais conçu**».

Si l'essayiste et poète, Nicole Brossard, enchante «l'émotion de la pensée», ses réflexions sur «l'appréciation critique» déçoivent: à croire que «la critique ne peut pas faire plus pour les textes que ceux-ci ne le font pour eux-mêmes», à ne privilégier qu'une critique d'adhésion (colloque NBJ 1982) et de complicité surtout, entre «femmes synchrones: l'écrivaine et la critique» — même si la critique féministe oxygène indéniablement les Lettres —⁶, à raviver, hiérarchiser et sexuer la vieille dichotomie «gens du texte»/«gens des lettres» plutôt que de souhaiter la faire fondre autour des en-Je des gens de l'être, elle maintient des cloisons qui empêchent l'air de circuler et de s'échanger: à quoi rimera qu'à minuit moins une, la planète sur le point d'être atomisée, nous imaginions seules l'essentiel «avec nos corps rayonnants et tridimensionnels, portées vives comme de fluorescentes citées dans la nuit patriarcale»?

Chantal THÉRY

1. Nicole Brossard, *La Lettre aérienne*, Les éditions du Remue-Ménage, Montréal, 1985.
2. «La lettre aérienne», texte d'une conférence donnée à Cerisy-la-Salle en août 1980, «L'appréciation critique» lu lors du colloque «Dialogue» à l'université York de Toronto en octobre 1981, «Synchronie» donné en avril 1982 lors de la 10^e Rencontre québécoise internationale des écrivains, «De radical à intégrales» à l'occasion du colloque «L'émergence d'une culture au féminin» à l'Université de Montréal en 1982, «Une image captivante» donné au Musée d'art contemporain lors de l'exposition «Art et féminisme» de 1982, «Lesbiennes d'écriture» pour la conférence «Les femmes et les mots» de Vancouver en juin 1983, «Accès à l'écriture: rituel langagier», à l'occasion du VIII^e Colloque interdisciplinaire de la société de philosophie québécoise, à l'Université de Montréal en novembre 1984, «Intercepter le réel» lors du Forum des femmes de la N.B.J. le 21 avril 1985 et deux textes, «Kind skin my mind» et «Certains mots».
3. Dans le numéro 192 de février 1983, consacré à 100 ans de critique littéraire.
4. Dans *la Chambre claire*, Roland Barthes. L'expression est de Mary Daly. Des hommes aussi tentent aussi de renouer avec une mémoire corporelle.
5. Marguerite Duras, pour qui «il n'y a rien à comprendre jamais, de l'extérieur. Nulle part», établit dans sa chronique de l'actualité mondiale de *L'Été 80* le lien imaginaire entre la famine du tiers monde, la terre qui se transforme en désert, et le mépris, l'hémorragie du corps humain universel, de son eau émotive vitale.
6. Lors du dernier salon du livre de Montréal, lorsque dans *le Devoir* Jean-Yves Soucy défend comme une innovation «une critique expressive» et des lectures personnelles, il se garde, hypocritement ou ingénument, de noter dans ce domaine l'apport considérable de la critique féministe.

COLLOQUE

L'analyse littéraire à l'Université: LA QUESTION DES REVUES

Lieu: Université du Québec à Montréal.

Date: le vendredi 14 mars 1986.

Organisé par la revue **Voix & images**, du Département d'études littéraires de l'UQAM.

Avec la participation des revues *Études littéraires*, de l'Université Laval et *Études françaises*, de l'Université de Montréal.

Matinée: La théorie littéraire dans les revues.

Après-midi: Complimentarité des revues littéraires au Québec.

17h00: Vin d'honneur.